

TROIS TEXTES

LA PROPENSION À
L'HUMANISATION DE
L'ÉDUCATION INDUSTRIELLE

L'IMMIGRATION RÉCENTE :
UN DOMAINE NÉGLIGÉ PAR
LES CHERCHEURS

L'ÉMANCIPATION [DE
L'ESCLAVAGE] A-T-ELLE
ÉTÉ ANNULÉE PAR
L'INDIFFÉRENCE NATIONALE ?

JANE ADDAMS

LA PROPENSION À L'HUMANISATION DE L'ÉDUCATION INDUSTRIELLE (1904)

Il ne fait aucun doute que les écoliers éduqués dans le système actuel de « formation aux métiers manuels » finiront par avoir une attitude envers le travail et à l'égard de ceux qui travaillent de leurs mains très différente de celle que la plupart d'entre nous, scolarisés sous l'ancien régime, entretenons à notre insu¹.

Un enfant d'une « école avancée »² aura reproduit et, dans une certaine mesure, réinventé les procédés de filage et de tissage depuis l'appareil rudimentaire, fait de quelques bâtons de bois, jusqu'au rouet colonial et au métier à tisser qu'il aura fabriqués de ses mains. Un tel enfant ne verra jamais un morceau de tissu sans y reconnaître le fruit de l'incorporation d'un effort, d'une volonté et d'une ingéniosité humaines ; mais plus encore, peut-être qu'un tel enfant, ayant appris quelque chose de la vie des ouvriers du textile pendant des milliers d'années et du rôle que les occupations et les habitudes quotidiennes ont joué dans l'histoire de l'humanité, développera de fait un intérêt pour les ouvriers du textile du temps présent et saura que ne peut être que superficielle une éducation qui n'est pas fondée sur la vie industrielle de son époque, et adaptée à celle-ci. Il cherchera à connaître la vie des ouvriers, leurs habitudes, leurs besoins et leurs espoirs, non pas dans un esprit philanthropique de leur garantir des « bénéfices éducatifs », mais avec le désir bien plus démocratique de tester l'utilité et la validité de ses propres connaissances, afin qu'elles puissent œuvrer à tous les niveaux et soient adaptées aux besoins contemporains.

Ces jeunes gens seront peut-être capables de rétablir une relation authentique entre le travailleur et le chercheur, sans les affres qui afflagent aujourd'hui l'esprit de quiconque a reçu une instruction classique, lorsqu'il essaie de rétablir une harmonie entre la culture de son esprit et celle de ses mains. Ces enfants grandissent autour de nous et on a, depuis un moment, beaucoup prêché la doctrine de cette éducation nouvelle. Certains d'entre nous ont au moins appris son credo,

et quand on les interroge, ils peuvent énoncer les raisons de notre foi. C'est peut-être pour cela qu'à Chicago, où l'on prône depuis longtemps l'éducation nouvelle, où les écoles du colonel Parker et de John Dewey ont été fondées sur la reconnaissance de la valeur éducative du développement industriel, on a trouvé un corps d'enseignants disposés à s'identifier avec le corps de travailleurs formés dans l'industrie. Ce corps d'enseignants ne fait-il qu'anticiper un changement de tournure d'esprit appelé se répandre chaque jour davantage, à mesure que l'éducation nouvelle trace son chemin ? Pouvons-nous espérer qu'avec



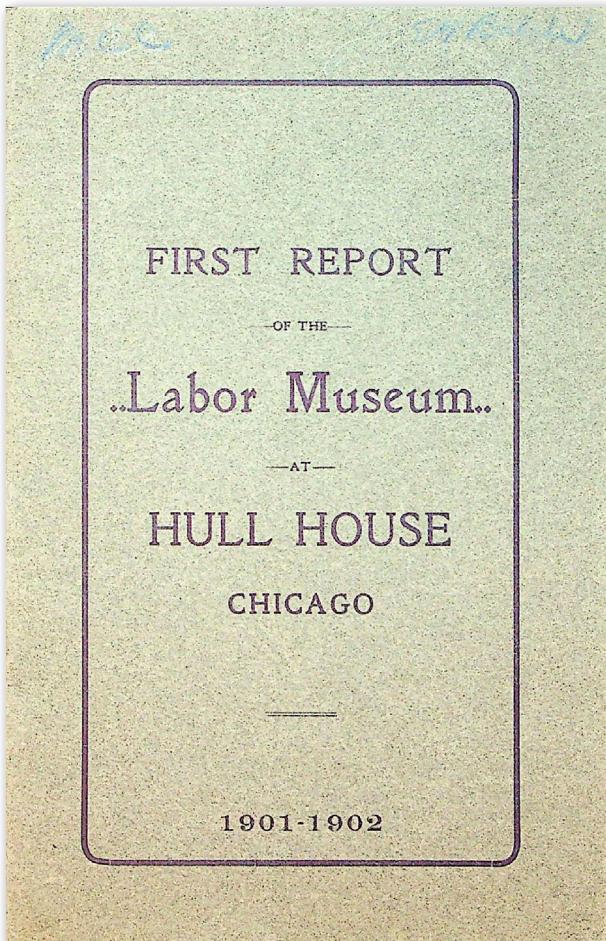
La salle de tissage, au sein du Musée du travail de Hull House.



le temps il nous apprendra à déceler l'habileté et le savoir-faire qui se cachent dans les grandes colonies étrangères – lesquelles constituent aujourd’hui une bonne part de nos métropoles, mais aussi d'un nombre croissant de petites villes ? Le malheur de la situation actuelle est que nous faisons trop peu pour mettre en contact les enfants ainsi préparés à comprendre avec ceux qui auraient si cruellement besoin de cette compréhension.

Un paysan ne cesse pas d'être un paysan quand il monte dans un bateau et traverse l'océan. Et pourtant, le renouveau des « industries paysannes », de l'Irlande à la Russie, semble n'avoir pas pris dans cette paysannerie transplantée. Il serait relativement facile d'y parvenir, et les ateliers de Hull-House et la petite expérimentation du Musée du travail représentent une première tentative dans ce sens. Les ateliers ont procuré un lieu équipé en outils et en matériaux aux « ouvriers de l'Ancien Monde », métallurgistes de Bohème et de Russie, potiers d'Allemagne, sculpteurs sur bois et souffleurs de verre d'Italie. Ils ont aussi donné à ces ouvriers l'occasion d'enseigner non seulement à des classes d'enfants, mais aussi à des adultes américains, désireux de s'approprier des éléments de ce savoir-faire d'antan.

Un coup d'œil sur les ateliers de Hull-House, un soir animé, invite à imaginer ce que l'école publique idéale pourrait offrir pendant les longues nuits d'hiver, si elle devenait effectivement un « centre »³ pour son voisinage. Nous pourrions imaginer que l'homme d'affaires enseigne à l'immigrant l'anglais et l'arithmétique, dont il a tant besoin, et qu'il reçoive en retour des leçons sur le maniement des outils et des matériaux. Ceux-ci prendraient alors dans son esprit une signification totalement différente de celle que leur donne l'usine, étant donné que le produit qui en résulte aurait pour lui la subtilité et le charme propres à l'expression de soi des ouvriers. La formule habituelle de « dignité du travail » pourrait même y gagner une nouvelle signification. La cuisine, présente dans toute école idéale, fournirait l'occasion aux femmes italiennes d'enseigner à leurs voisines à cuisiner les délicieux macaronis, si différents du produit semi-élastique que les Américains



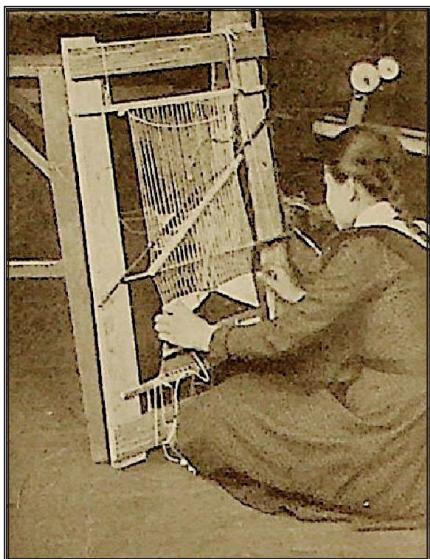
Couverture du Premier rapport sur le Musée du travail de Hull House.

honorent de ce nom. Les soupes paysannes, les plats nationaux dont se vantent les vieux voyageurs européens, pourraient avec un peu de soin être découverts et revisités. Une Italienne apprendrait plus facilement à parler anglais en maniant des ustensiles de cuisine, plongée dans le cours d'expériences familiaires : ce serait une chose très différente que de l'étudier dans la situation exiguë, et non naturelle, consistant à être assise à un pupitre d'enfant, et à feuilleter des livres, dans le désarroi.

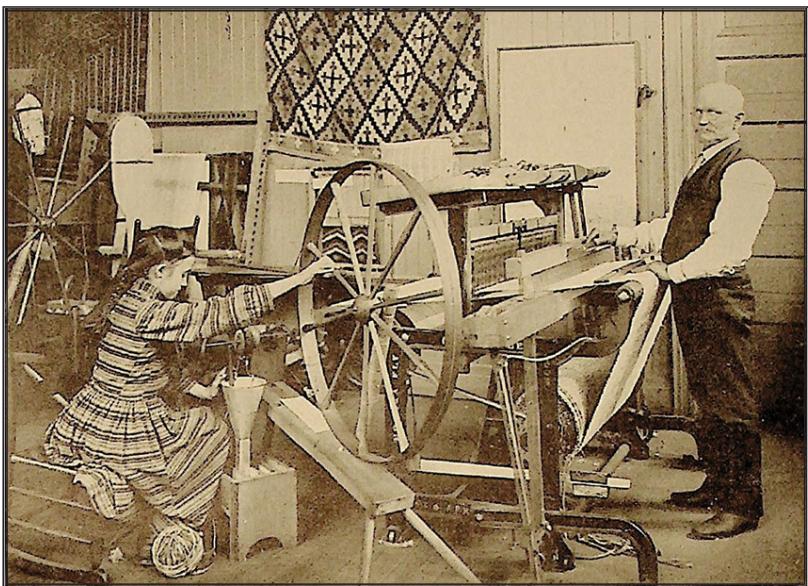
Leur désir d'apprendre à fabriquer des « vêtements américains pour les enfants » pourrait être facilement satisfait par des Américaines bienveillantes, attentives à la lenteur avec laquelle les Italiennes ajustent l'habillement de leurs enfants au climat rigoureux et à l'amer-tume qu'elles éprouvent face aux maladies et aux préjudices qui en découlent. En retour, les Américaines auraient droit à une démonstration des méthodes textiles d'autrefois, et à des petites expositions de jupons et de foulards, en regard desquels leurs propres vêtements leur apparaîtraient comme de mauvaise qualité et sans intérêt. La leçon qu'elles recevraient en matière d'« estimation de la richesse de la vie »⁴ vaudrait la lecture de dix chapitres de Ruskin ou autant de conférences de la Ligue des consommateurs.

Plus encore, les Américaines s'émanciperait de leur propre expérience pour comprendre quelqu'un qui parle une autre langue et qui consacre sa vie à des activités très différentes. Elles pourraient le faire grâce à cette mise en perspective historique accélérée et au pouvoir élargi des relations humaines, qui sont supposés faire la différence entre la personne cultivée et celle à l'horizon plus restreint, entre la cosmopolite et la provinciale. Un grand bénéfice serait ainsi tiré d'un simple service fourni aux femmes italiennes.

Imaginons plus avant les activités qui prendraient place dans l'école publique du futur. Cette dernière serait, bien sûr, équipée de piscines où les célèbres plongeurs de la baie de Naples auraient de quoi donner bien des leçons, comme d'ailleurs les ouvriers le font souvent, maintenant, dans les gymnases des écoles. Il n'est pas difficile de voir que le paysan, l'immigrant arrivé récemment, aurait là une occasion d'« enseigner » à son voisin américain ce dont l'actuelle école du soir, équipée presque uniquement pour lire et écrire, le laisse complètement dépourvu. L'Américain moyen croit fermement qu'il lui faut, pour connaître la vie européenne, voyager en Europe, et oublie que l'Europe est de fait déjà passée chez nous, au moins pour ce qui concerne ses principales industries, leur attrait ainsi que les conséquences historiques qui en découlent.

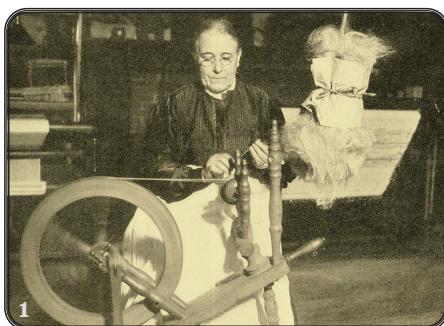


Métier à tisser navaho et métier à navettes volantes.



Le Musée du travail a ainsi pu retrouver l'ordre et la succession historiques de dix méthodes de filage, de la syrienne à la norvégienne, et de presque autant de méthodes de tissage. Toutes ont été recueillies à partir des ressources disponibles dans le quartier de Hull-House, non pas à des fins d'enseignement du filage et du tissage, mais par souci de démontrer leur développement. En reproduisant leurs processus concrets, les nombreux jeunes qui travaillent dans les métiers de la confection, qui fabriquent des cravates et qui tricotent des sous-vêtements, ont ainsi mieux pu comprendre les tissus qu'ils manipulent et leur lien avec les efforts fournis de longue date par leurs parents et leurs grands-parents.

Tant que les Américains soi-disant cultivés jugeront les « étrangers » de la façon la plus superficielle, sans chercher à les connaître à travers l'histoire de l'industrie, il ne faudra pas s'étonner de la honte que les enfants des étrangers éprouvent de leurs parents, parce qu'ils ne parlent pas anglais et ne portent pas de vêtements des grands magasins. Ce standard de jugement étiqueté est responsable de beaucoup de tension affective, de solitude et d'amertume et creuse toujours plus profondément le fossé entre parents et enfants. Il pourrait être évité si nous nous rendions compte du pouvoir d'humanisation et d'apaisement d'une véritable éducation industrielle.

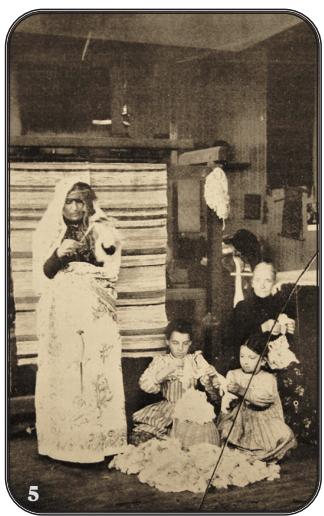




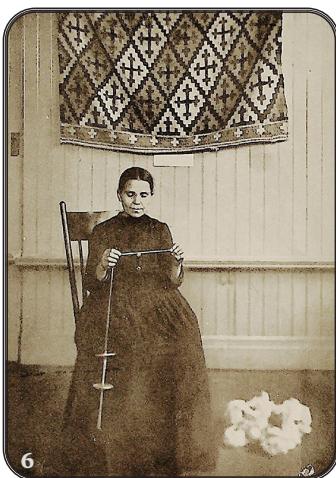
3



4



5



6

Les photographies de ces femmes irlandaises (1 & 2), russes (3 & 4), syrienne (5) et italienne (6) en train de filer sont parues dans un article de Jesse Luther, artiste et résidente de Hull-House, «The Labor Museum at Hull-House» (*The Commons*, 1902) et dans le premier rapport sur le Musée du travail (*General View of the Museum*, 1901-02).

L'IMMIGRATION RÉCENTE : UN DOMAINE NÉGLIGÉ PAR LES CHERCHEURS (1905)

Il serait peut-être bon de se débarrasser tout de suite de certaines des implications de ce titre un peu trop ronflant, en déclarant d'emblée que le but de cette courte communication n'est pas d'entrer dans une discussion sur la restriction ou la non-restriction de l'immigration⁵. Elle n'est pas non plus d'essayer d'analyser les chiffres stupéfiants publiés chaque année sur Ellis Island. Je ne souhaite pas davantage accuser les universitaires d'avoir négligé de recueillir des informations sur l'étendue et la croissance de l'immigration aux États-Unis, ou de ne pas fournir de matériel statistique aussi complet, peut-être, que le caractère changeant du sujet ne l'autorise. Les études formelles dont nous disposons sur les colonies annuelles d'immigrants dans les villes américaines et sur l'effet de l'immigration dans des régions comme celle du charbon anthracite ont été fournies par des universitaires; et de fait, la seule enquête précise sur les nationalités et sur les lieux de résidence des immigrants à Chicago a été réalisée par un membre de cette université-ci.

Mais en limitant le sujet à l'examen de l'affirmation souvent répétée selon laquelle nous, comme nation, atteignons rapidement la limite de nos capacités d'assimilation, en restreignant la discussion à l'idée que l'accueil de nouvelles masses d'immigrants risque d'estomper les traits et les caractéristiques que nous sommes heureux de qualifier d'«américains», avec son corollaire que notre niveau de vie est menacé d'abaissement permanent, nous pourrions légitimement adresser une question complémentaire aux universitaires. J'espère pouvoir soutenir la thèse que le principal danger provient de l'apathie et de la pénurie intellectuelles: nous évaluons notre vie nationale à travers une tradition trop provinciale et trop limitée pour en assumer le caractère actuel, hétéroclite et cosmopolite; et nous manquons cruellement d'énergie mentale et de connaissances adéquates, mais aussi d'un sens du renouvellement de la vie (*youth of the earth*).

IDÉAUX EN DÉSACCORD AVEC L'EXPÉRIENCE

La sempiternelle plainte selon laquelle les institutions américaines seraient en danger trahit un gâchis spirituel (*spiritual waste*), qui n'est pas tant dû à notre infidélité aux idéaux nationaux, qu'à notre incapacité d'élargir ces idéaux pour qu'ils s'accordent fidèlement à notre expérience de la vie. Par ailleurs, notre machinerie politique, conçue pour des conditions tout à fait différentes, n'a pas été réajustée ni réadaptée aux changements successifs résultant de notre développement industriel. La ferveur pour le *town meeting* (assemblée municipale) et pour les idéaux de gouvernement de l'époque coloniale et du début du siècle suffit à en témoigner, car nous savons, par expérience personnelle, que nous nous référons aux convictions et aux réalisations du passé comme à autant d'excuses à notre inaction, à un moment où le courant de la vie se tarit. La tentation de rester fidèle à une vérité, alors que nous n'y croyons plus entièrement, et que ses implications ne sont plus en phase avec nos informations les plus récentes, est un des dangers de la vie, un de ses véritables gouffres moraux (*moral pits*). Si la situation de l'immigration contenait les éléments d'une crise intellectuelle, alors limiter le travail du chercheur à la collecte ou la transmission des connaissances, ou annoncer qu'il en a fini avec cette fonction encore plus importante qu'est la recherche, reviendrait à nous défausser de l'un de nos atouts les plus précieux.

LA THÉORIE SOUS LE FAIT DE LA MIGRATION

En un sens, ce mouvement gigantesque, sans précédent, de toutes les nations à la surface de la terre est en lui-même le résultat d'un dogme philosophique, le credo de la liberté individuelle. Le système moderne de l'industrie et du commerce présuppose la liberté du travail, de circulation et de résidence. Plus encore, il repose dans une large mesure, malheureusement, sur l'hypothèse d'un volant de chômeurs et de travailleurs non qualifiés, susceptibles d'être mobilisés ou rejetés en fonction des exigences de la production. À l'arrière-plan de ce processus, précédant ses développements ultérieurs, se trouve

la doctrine des « droits naturels » du XVIII^e siècle⁶. En 1892, un traité officiel des États-Unis faisait référence aux « droits inaliénables de l'homme de changer de résidence et de religion ». Ce dogme, enseigné dans les écoles, a pris en France une forme dramatique et a pénétré sous mille formes les États européens les plus arriérés. Il agit encore comme une force obscure, favorisant le départ des émigrants pour les États-Unis, et il est responsable du traitement que nous leur réservons ici. Au cours de son deuxième siècle d'existence, l'Amérique est devenue trop exclusive et glaciale pour offrir, à leur arrivée, un accueil chaleureux ou bienveillant aux immigrants ; et les choses en lesquelles nous croyons – les convictions que nous avons, qui pourraient être formulées, et pour le bénéfice incommensurable des immigrants, et pour le bien durable de notre vie nationale – n'ont pas encore été appréhendées par les chercheurs dans le domaine d'étude des migrations⁷. Ceux-ci ne nous ont fourni aucune méthode pour découvrir, comprendre, insuffler de l'esprit (*spiritualize*)⁸, pour entretenir des relations avec les étrangers et pour accueillir ce qu'ils ont à apporté [à la communauté américaine].

LES DOGMES DU XVIII^E SIÈCLE À L'ENCONTRE DE L'EXPÉRIENCE DU XIX^E SIÈCLE

Une abstraction centenaire s'effondre devant le test sans appel que nous offrent les cas concrets des *lazzaroni*⁹ italiens, des paysans des contreforts des Carpates et des commerçants proscrits de Galatie. Nous n'avons pas un idéal national fondé sur le réalisme et attesté par la croissance de notre expérience ; nous ne disposons que des platiitudes d'une immaturité des plus grossières pour faire face à la situation. Les philosophes et les hommes d'État du XVIII^e siècle pensaient que le droit de vote universel guérirait tous les maux, et que la fraternité et l'égalité reposeraient sur les seuls droits et priviléges constitutionnels. Le premier document politique¹⁰ de l'Amérique s'ouvre sur cette philosophie et c'est sur elle que les fondateurs d'un nouvel État ont fondé leur fortune. Nous nous en tenons aujourd'hui encore à ces propositions formelles parce que les philosophes de notre génération ne nous

offrent rien de plus actuel, ignorant le fait que les problèmes mondiaux ne sont plus abstraitemment politiques, mais politico-industriels...

Nous refusons de voir à quel point le problème est désormais d'ordre économique. À l'heure actuelle, comme nous le savons, la venue effective d'immigrants est abandonnée en grande partie à l'énergie des compagnies maritimes et aux agences de recrutement de main-d'œuvre qui sont assez habiles pour éviter les lois restrictives. L'homme d'affaires est à nouveau en selle, comme il l'est si souvent dans les affaires américaines.

EXPLOITATION DES IMMIGRANTS

À partir du moment où ils font la connaissance, dans leur village, de l'agent recruteur des compagnies maritimes, et au moins jusqu'à ce qu'un petit-enfant naîsse sur le nouveau sol, les immigrants sont soumis à divers processus d'exploitation de la part d'intérêts purement commerciaux et égoïstes. Cela commence par les représentants des lignes transatlantiques et leurs alliés, qui convertissent les exploitations paysannes en argent et fournissent aux candidats à l'émigration équipements et provisions inutiles. Les courtiers en passeports fabriqués envoient leurs clients par étapes successives sur un millier de kilomètres jusqu'au port correspondant à leur choix. En chemin, on soigne les yeux des émigrants afin qu'ils puissent passer le test physique. On leur apprend à lire suffisamment pour satisfaire au test d'alphabétisation. On leur prête assez d'argent pour qu'ils échappent au test d'indigence. Et lorsqu'ils atteignent l'Amérique, ils sont si désespérément endettés qu'il leur faut des mois pour rembourser tout ce qu'ils ont reçu, période pendant laquelle ils sont entièrement à la merci du dernier courtier de la chaîne, assis à son bureau minable dans une ville américaine.

L'exploitation se poursuit par les soins de l'agence pour l'emploi, dont les activités se rapprochent de celles du politicien, par l'intermédiaire du sbire (*henchman*) chargé de la naturalisation, des petits

avocats qui attisent leurs querelles et leurs griefs en affirmant que dans un pays libre, tout le monde « passe par le droit », des vendeurs d’alcool en situation d’intense concurrence commerciale les uns avec les autres, et enfin des logeurs et des propriétaires, qui ne sont pas obligés de leur donner le logement que réclame le locataire américain. C’est une route longue et misérable, à chaque tournant de laquelle l’immigrant est exploité avec succès.

COMMENT LE PATRIOTISME NE DEVRAIT PAS ÊTRE ENSEIGNÉ

De même que nous ne partons pas de l’expérience de l’immigrant adulte pour l’initier à la citoyenneté pratique, de même nous supposons, dans nos tentatives officielles d’enseigner le patriotisme, que l’expérience et la tradition n’ont aucune valeur et qu’un nouveau sentiment doit être insufflé aux étrangers par un processus extérieur. Il y a quelques années, une organisation guidée par l’intérêt public a engagé un certain nombre d’orateurs pour se rendre dans les différentes écoles de la ville afin d’enseigner aux enfants la signification du *Decoration Day*¹¹. L’objectif était d’inciter au patriotisme les personnes nées à l’étranger, au moyen de descriptions de la Guerre de Sécession. Dans l’une des écoles, remplies d’enfants italiens, un vieux soldat, vétéran par son âge et par son expérience, a fait le récit d’une bataille dans le Tennessee et de ses aventures personnelles, alors qu’il utilisait un tas de broussailles en guise de rempart pour se poster en embuscade. En sortant de l’école, un jeune Italien enthousiaste se lança, avec une vivacité caractéristique, dans une description de la campagne de son père sous le commandement de Garibaldi, peut-être en vertu d’une obscure comparaison selon laquelle il s’agissait là aussi d’une guerre civile menée au nom de principes, mais plus probablement parce que la description d’une bataille avait éveillé dans son esprit le souvenir d’une autre description du même genre. Le conférencier, dont les sympathies penchaient du côté du camp opposé au garibaldien, lui dit de façon quelque peu abrupte qu’il devait oublier tout cela, qu’il n’était plus Italien, mais Américain. La croissance naturelle du patriotisme

dans le respect des réalisations des ancêtres, le rapprochement du passé et du présent, la mise en évidence de l'effort quasi-mondial pour atteindre des standards plus élevés de liberté politique, qui ont balayé la totalité de l'Europe et de l'Amérique entre 1848 et 1872, ne pouvaient, bien sûr, pas avoir de place dans l'esprit du garçon : ils n'en avaient pas dans l'esprit de l'instructeur, qui essayait apparemment de « purifier » son patriotisme à travers un processus d'élimination de formes d'expérience patriotique étrangères aux États-Unis¹².

VIEILLES GREFFES SUR DE NOUVELLES SOUCHES

Il est difficile de dire dans quelle mesure un certain humanitarisme cosmopolite ignorant les différences nationales est possible ou désirable, mais il est certain que le vieux type de patriotisme fondé sur une communauté d'histoire nationale et de territoire partagé devient, pour beaucoup d'immigrants qui l'apportent avec eux, un obstacle et une entrave. Beaucoup de Grecs que je connais sont passablement éblouis par la conscience de leur importance nationale et par la mémoire de leur passé glorieux. Auprès d'eux, l'effort habituel de fonder un nouveau patriotisme sur fond d'histoire américaine est souvent une entreprise absurde. Par exemple, la nuit du dernier Thanksgiving, j'ai consacré du temps et de l'énergie à une description des Pères pèlerins (*Pilgrim Fathers*), des motifs qui les avaient poussés à traverser l'océan, tandis que les expériences de la colonie de Plymouth étaient illustrées par des diapositives stéréoscopiques et des petites scènes théâtrales. L'auditoire des Grecs écoutait respectueusement, quoique je fusse mal à l'aise face à la tentative un peu précaire de vanter les réalisations anglo-saxonnes en matière de hardiesse et de privations à des hommes dont les capacités d'admiration étaient absorbées par leurs antécédents grecs de philosophie et de beauté.

Quoi qu'il en soit, une fois la conférence terminée, l'un des Grecs m'a dit tout simplement : « J'aimerais pouvoir vous décrire mes ancêtres ; ils étaient différents des vôtres. » Un petit Irlandais de onze ans, qui parle le grec moderne avec aisance et gagne beaucoup d'argent grâce

à ce talent, traduisit ses remarques en une phrase quelque peu osée : « Il dit que si c'est cela que sont vos ancêtres, ses ancêtres à lui pourraient les surpasser ! » C'est une bonne illustration de notre faculté à ignorer le passé et de notre incapacité à comprendre la façon dont les immigrés nous évaluent. L'absence d'un standard plus cosmopolite, d'une conscience d'espèce (*consciousness of kind*)¹³ fondée sur l'imagination créatrice et sur la connaissance historique, est évidente à maints égards et creuse cruellement le fossé entre les parents immigrés et les enfants qui sont des « Américains en devenir (*Americans in process*) »¹⁴.

LA VIE DES IMMIGRANTS DÉBORDE NOTRE LOGIQUE

L'incompréhension actuelle, le manque d'éclairage apporté par le savoir, ne concernent pas seulement l'inadaptation sociale et politique des immigrants, mais se font sentir dans ce que l'on appelle les « affaires pratiques » d'envergure nationale. On regrette souvent qu'en dépit du fait que neuf immigrants sur dix soient nés à la campagne, ils aient tous tendance à se rassembler dans les villes, où leurs connaissances héritées, élaborées dans le cours de leur vie agricole, restent inutilisées, alors même qu'ils pourraient mettre en œuvre leurs méthodes sophistiquées, que dédaignent les fermiers américains. Mais il est caractéristique de l'autosatisfaction américaine que, lorsque l'on envisage d'aider les gens à s'installer dans des régions agricoles, on ignore totalement leurs expériences passées ; et l'on suppose toujours que chaque famille se contentera de vivre au milieu de son terrain, alors que bien peu de sociétés, à la surface de la terre, ont entrepris d'isoler une famille sur 160, 80, ou même 40 acres. Mais c'est la façon de faire des Américains, une survivance des temps des pionniers, que nous refusons de changer. Pourtant, les Italiens du Sud, depuis l'époque des incursions médiévales, ont vécu dans des villages compacts, à la vie sociale si intense, si subtile, souvent en plein air, et tissée d'interdépendances, qu'elle a affecté presque toutes leurs habitudes domestiques.

Les femmes italiennes pétrissent elles-mêmes leur pain, mais dépendent du four du village pour sa cuisson, et les hommes préfèrent marcher des kilomètres pour se rendre à leurs champs chaque jour, plutôt que d'affronter une soirée où la compagnie serait limitée à la famille. Rien ne pourrait mieux freiner l'exode constant vers les villes de la population agricole de tous les États-Unis que de pouvoir combiner la vie communautaire et l'activité agricole, en permettant ainsi ce développement de la civilisation que, curieusement, seule la densité apporte. Même un système de livraison gratuit en provenance des campagnes ne pourra s'y substituer. Une grande partie du sens et du charme de la vie rurale en Italie du Sud réside dans le compagnonnage entre villageois, tout comme la morosité de la vie des agriculteurs américains découle de leur stérile solitude. Nous méconnaissons totalement la solution que pourrait offrir l'ancienne communauté agricole, et notre manque total d'adaptabilité a quelque chose à voir avec le fait que les Italiens du Sud qui vont vivre en ville perdent rapidement leur habileté en ce qui concerne les vers à soie et les oliviers, mais perpétuent leurs vieilles habitudes sociales au point de remplir leurs immeubles de location avec les gens d'un seul village.

RÉGIME FONCIER, LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS RÉCENT

Nous montrons également toute la méfiance des Anglo-Saxons à l'égard des expériences en matière de régime foncier ou de méthode d'imposition, bien que les partisans de l'impôt unique, parmi nous, ne manquent pas de nous rappeler quotidiennement la stupidité de l'arrangement actuel. Et il serait peut-être bon de faire quelques expérimentations qui intègrent ce savoir historique avant que leur enthousiasme ne nous convertisse tous. Le village slave, le *mir* comme système d'occupation des terres, a fonctionné avec succès pendant des siècles en Russie, formant des hommes, dans ses limites étroites, à l'administration communautaire. Et pourtant, lorsqu'une secte persécutée de Russie souhaite trouver refuge en Amérique – et naturellement 7000 personnes ne peuvent pas abandonner d'un seul coup, même

si c'était souhaitable, un système de propriété foncière dans lequel elles sont expertes, et qui ressemble singulièrement à celui en vogue en Palestine pendant sa période de plus grande prospérité – nous ne pouvons pas les recevoir à la raison que nos lois n'offrent aucune solution pour traiter un tel cas.

Au Canada, où ils sont finalement installés, les fonctionnaires peu imaginatifs du Dominion sont poussés au bord de l'hystérie quand il leur faut enregistrer des actes et percevoir des impôts auprès d'hommes qui ne revendent pas des terres en leur nom propre, mais au nom de leur village. Cette hystérie officielle se répercute et s'intensifie parmi les populations, au point de les pousser à des conduites médiévales de « manie marchante (*marching mania*)»¹⁵, dans l'espoir de trouver une terre plus au sud où ils pourront appliquer leur système, pourtant inoffensif, du *mir*. Cette situation dans son ensemble démontre qu'une théorie inflexible de l'individualisme peut devenir aussi rigide qu'une conception du statut. D'autres facteurs d'intolérance religieuse et de calcul politique des dirigeants doivent certainement être pris en compte pour comprendre la situation des Doukhobors. Mais, en dépit du fait que les fonctionnaires canadiens ont pu faire montre, dans d'autres domaines, de la capacité d'adaptation chère à la politique coloniale britannique, ils se sont avérés complètement coincés sur le roc de la propriété individuelle, au point d'assumer que tout système de propriété foncière autre que le leur serait dangereux pour leur gouvernement – et ce, même si en Russie, le gouvernement parvenait à exercer un contrôle relativement fort sur les milliers d'acres possédés et exploités selon ce système qu'ils détestent.

LE SALON DU GHETTO

Dans notre empressement à reprocher aux immigrants de ne pas aller vivre à la campagne, nous en oublions presque les contributions à la vie urbaine que ceux d'entre eux, qui y étaient adaptés en Europe, apportent à nos propres villes. Dans les petits restaurants miteux du sud de New York, dont la fonction se situe entre celles du café du

XVIII^e siècle et du bistrot parisien, se joue peut-être, à l'heure actuelle, le drame réaliste le plus vigoureux qui se soit produit sur le sol américain. Tard dans la nuit, les spéculations vont bon train. Des esprits, longtemps formés aux belles questions du Talmud et aux subtilités de la logique, discutent sérieusement de la nécessité de réajuster la machine industrielle afin que le sens primitif du droit et de la justice joue un plus grand rôle dans notre organisation sociale. Et pourtant, un Russe de Chicago qui croyait que les Américains se souciaient avant tout de liberté politique, et qu'ils ne pourraient qu'admirer ceux qui avaient souffert pour cette cause, ne trouve personne pour s'intéresser à l'histoire de ses six années de bannissement au-delà du cercle arctique... il n'est vraiment écouté que lorsqu'il raconte à des sportifs l'histoire des poissons qu'il y a péchés pendant les six semaines de dégel des rivières en été. Le commentaire le plus sympathique qu'il ait reçu à ce jour sur une expérience qui, pour lui au moins, a eu la saveur douce-amère du martyre, est le suivant : « C'est un travail intense, mais on a tout le temps de les manger séchés et congelés pendant le reste de l'année. »

RÉINSUFFLER DE L'ESPRIT À NOTRE MATÉRIALISME

Parmi les colonies de Juifs récemment immigrés qui perpétuent leurs coutumes orthodoxes et leurs rituels préservés pendant des siècles dans le ghetto, on ressent constamment, pendant une saison d'observance religieuse, une attention rafraîchissante portée à la réalité de la vie intérieure et à la dignité de son expression traditionnelle. La critique la plus frappante du matérialisme de Chicago est peut-être cette scène annuelle sur un pont de la rivière Chicago, couvert d'hommes et de femmes qui, sans égard pour la circulation bruyante et l'environnement sordide, jettent leurs péchés dans les eaux afin qu'elles les emportent loin d'eux. Chicago fait parfois naître des obsessions dans l'esprit de ses habitants, au point que l'on est presque poussé à sortir dans la rue pour crier haut et fort qu'après tout, la vie ne consiste pas seulement dans la richesse, l'apprentissage, l'entreprise, l'énergie,

le succès, ni même dans ce fétiche moderne qu'est la culture, mais dans un équilibre intérieur, « l'harmonie de l'âme » – ici, pour une fois, clairement exprimé, offrant un soulagement, même si dans l'exagération et le grotesque.

L'accusation selon laquelle l'immigration récente menace d'abaisser le niveau de vie américain est certainement grave, mais j'inviterais le chercheur à aller jusque dans cette région plus austère que nous avons l'habitude de ne voir que sous un angle purement industriel. À première vue, rien ne semble plus éloigné d'une proposition intellectuelle que cette question de tasses et d'assiettes en fer-blanc rangées dans une baraque misérable, par opposition à une nappe de table blanche dans un pavillon de classes moyennes¹⁶. Et pourtant, assez curieusement, un écrivain anglais a récemment mentionné les « standards de vie » pour illustrer le fait que ce sont les idées qui façonnent la vie des hommes, et affirmé qu'autour de l'idée profondément significative du standard de vie se concentrent les problèmes industriels qui sont les nôtres aujourd'hui : cette idée serait au fondement de tous les mouvements progressistes de la classe ouvrière. L'importance des « standards de vie » ne réside pas tant dans le fait qu'ils sont différents pour chacun d'entre nous, que dans le fait qu'ils progressent et qu'ils s'imposent constamment dans de nouveaux domaines. Imaginer que tout va bien si les machines à coudre et les orgues de salon atteignent la première génération d'immigrants, la seconde génération ayant accès aux couturières à la mode et aux pianos, est l'interprétation la moins éclairante qui soit. Et pourtant, il s'agit de nourriture et de logement, et plus encore du maintien de l'efficacité industrielle et de la vie elle-même pour des milliers d'hommes ; et cette tâche gigantesque de normaliser des générations successives d'immigrants incombe à des ouvriers qui perdent tout s'ils échouent.

LA NATURE POLITIQUE DE LA SITUATION INDUSTRIELLE

Mais de façon étonnante, dès que la situation des immigrés est regardée comme étant de nature industrielle, le caractère réellement politique de cette situation se révèle dans le fait que les organisations professionnelles, ouvertement concernées par le problème de l'immigration, s'approprient rapidement l'ensemble des instruments et des mécanismes qui ont été associés jusqu'à présent à la vie et au contrôle du gouvernement. Les syndicats ont remis au goût du jour l'autonomie locale avec l'institution de conseils centraux et d'organes représentatifs, à l'échelle nationale, et l'utilisation du vote référendaire. Ils présentent sans doute de nombreux signes de corruption et de manipulation politiques, mais ils portent encore en eux le pouvoir clarificateur de la confrontation à la réalité, car ils sont engagés dans une lutte désespérée pour maintenir un salaire standard face à l'arrivée constante d'immigrants non qualifiés, au rythme de trois quarts de million par an, en un temps où la mécanisation du processus industriel permet le recours massif à la main d'œuvre non qualifiée. La première véritable leçon de *self-government* que reçoivent de nombreux immigrants vient de l'organisation des syndicats, et elle ne pouvait venir d'aucune autre manière, car seul le syndicat fait appel à leurs besoins. Et c'est à partir de ces nécessités premières que l'on voit apparaître les premiers signes d'un idéalisme, dont on ose parfois espérer qu'il sera suffisamment robuste et fondé sur l'expérience pour avoir quelque conséquence sur la situation des immigrants.

SUBSTITUTION DE RACES AUX STOCK YARDS

Pour illustrer la grève des Stock Yards¹⁷ de l'été dernier, permettez-moi de citer une étude réalisée par l'Université du Wisconsin¹⁸: «Le fait qui revêt peut-être la plus grande importance sociale est que la grève de 1904 n'était pas simplement une grève de travailleurs qualifiés en faveur de travailleurs non qualifiés, mais une grève d'Irlandais, d'Allemands et de Bohémiens américanisés pour le

compte de Slovaques, de Polonais et de Lituaniens... Cette substitution de races dans les Stock Yards est un processus continu depuis vingt ans. Les nationalités les plus anciennes ont déjà disparu des emplois non qualifiés, et la substitution s'est manifestement faite sur la base d'un niveau de vie inférieur. Les derniers arrivés, les Lituaniens et les Slovaques, sont probablement les plus opprimés des paysans d'Europe.»

Ceux qui ont assisté aux réunions bondées de l'été dernier, et qui ont entendu le même discours traduit successivement par des interprètes en six ou huit langues, ceux qui ont vu le respect manifesté au plus grossier des orateurs par des Américains qualifiés qui représentaient un niveau de vie et de pensée nettement supérieur, n'ont jamais pu douter du pouvoir d'amalgame de l'organisation syndicale, quelle que soit l'opinion que puissent inspirer ses autres valeurs. Cela peut être dit en dépit du fait que de grands troubles industriels sont nés de la réduction des salaires par l'abaissement des standards raciaux. Les plus notables de ces épisodes d'agitation ont certainement eu lieu dans ces industries et ces lieux où l'importation d'immigrants a été délibérément encouragée afin de réduire les salaires. Mais même dans ces conflits, sous le choc et la tension d'une longue grève, la désintégration ne s'est pas produite le long de la ligne de clivage racial...

LE NOUVEL IDÉALISME DES GENS SIMPLES

Cela peut être dû au fait que les ouvriers sont mis en contact direct avec des situations tel le problème dramatique du salaire de subsistance ou la famine; cela peut être dû au fait que la sagesse a renoué avec ses vieilles habitudes de résider dans le cœur des simples, ou que ce nouvel idéalisme, qui est celui d'une vie et d'un travail raisonnables, doit, de par la nature même des choses, provenir de tous ceux qui travaillent; ou peut-être parce que l'amélioration surgit là où elle est si cruellement nécessaire. Mais il est certainement vrai qu'alors que le reste du pays parle d'assimilation, comme si nous étions un énorme appareil digestif, l'homme avec lequel l'immigrant est entré

le plus brutalement en concurrence a été contraint d'établir des relations fraternelles avec lui.

Tous les peuples du monde font désormais partie de notre tribunal, et leur sens de la pitié, leur exigence de bonté personnelle, leur insistance sur leur droit de participer à notre progrès, ne peuvent être ignorés. Les fardeaux et les chagrins des humains ont acquis, de façon inattendue, un caractère d'urgence et sont devenus une source d'intelligence pour cette nation. Ce n'est qu'en les acceptant, avec une certaine magnanimité, que nous pourrons élargir le sens de la justice. Celui-ci devient mondial et se tient en embuscade, pour ainsi dire, afin de se manifester dans les relations gouvernementales. Les hommes de toutes les nations sont déterminés à abolir la maladie, la pauvreté dégradante et la misère intellectuelle, ainsi que l'inefficacité industrielle qui en résulte. Cela se manifeste dans la législation du travail en Angleterre, dans les lois impériales sur l'assurance maladie et l'assurance vieillesse en Allemagne, dans l'énorme système d'éducation publique aux États-Unis.

PATRIOTISME CONTEMPORAIN

En avoir peur, c'est perdre ce que nous avons. Un gouvernement a toujours reçu un faible soutien de la part de ses électeurs dès lors que ses exigences paraissent puériles ou lointaines. Les citoyens ne peuvent que négliger le devoir civique ou se détourner de lui lorsqu'il ne répond plus à leurs véritables désirs. Il est inutile de nous hypnotiser avec des discours irréalistes sur les idéaux coloniaux et les devoirs patriotiques envers les immigrés, comme s'il s'agissait d'adopter une série de résolutions. La nation doit être sauvée par ceux qui l'aiment, par les patriotes, armés de connaissances actuelles et appropriées. Le mélange des habitudes raciales et des caractéristiques nationales doit finalement reposer sur l'équilibre et la concorde volontaires entre de nombreuses forces.

Il est juste d'exiger des savants qu'ils exposent des propositions philosophiques, et qu'ils réorganisent et reconstruisent leurs connaissances, mais pour autant que nous acceptions de les transformer en manifestations saines et directes d'une vie libre.



Jane Addams le 30 octobre 1912 (Library of Congress Prints
and Photographs Division. Digital ID: cph.3a01940).

L'ÉMANCIPATION [DE L'ESCLAVAGE] A-T-ELLE ÉTÉ ANNULÉE PAR L'INDIFFÉRENCE NATIONALE ? (1913)

Dans son remarquable ouvrage, *Democracy and Reaction* (1904), Leonard T. Hobhouse¹⁹ met en évidence une réaction de grande envergure dans la sensibilité de l'époque, laquelle s'est progressivement généralisée, au cours des soixante dernières années, dans tous les domaines de la pensée et de la vie²⁰. Hobhouse illustre ce phénomène par le changement d'attitude à l'égard de l'esclavage, qui, selon lui, est en partie dû à l'absence de connaissance concrète, de première main, de la chose elle-même. Nos pères et nos grands-pères étaient plus proches de l'esclavage, comme ils étaient plus familiers de bien d'autres abus politiques. Les principes de réforme auxquels ils faisaient appel avaient une signification très réelle pour eux dans leurs luttes, tout comme aujourd'hui la liberté personnelle a plus de sens pour un Russe que pour un Anglais qui n'en a jamais été privé. Et il conclut : « Nous avons laissé tomber de nombreux principes qu'ils ont établis, simplement parce que nous n'avons pas eu assez d'imagination pour nous rendre compte de ce que le déni de ces principes signifierait en pratique. »

Bien que notre prospérité et notre tranquillité politique aient été obtenues grâce aux efforts de la génération précédente de réformateurs, il est devenu d'usage de saluer d'un signe de tête reconnaissant les sacrifices qu'ils ont consentis, mais sans que nous n'éprouvions aucun sentiment d'obligation de poursuivre la tâche ardue qu'ils ont entreprise. Notre état d'esprit est-il le même que celui du monde entier, en ce qu'il cède à l'antagonisme racial, ou participe-t-il de l'affirmation croissante de soi des races dites « supérieures », qui extorquent du travail et des impôts aux hommes noirs et jaunes avec l'explication facile de la « Destinée manifeste »²¹ ?

L'examen des développements réactionnaires n'a bien sûr de valeur que dans la mesure où ils indiquent des voies de secours possibles,

sinon, mieux vaut ne pas y toucher. Mais n'est-il pas possible, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Proclamation d'émancipation²², le document le plus ambitieux et le plus probant de notre démocratie, de mettre sérieusement à l'épreuve notre tendance nationale, en utilisant comme pierre de touche notre attitude à l'égard de ceux dont la liberté a été obtenue au prix d'une telle dépense d'énergie morale et d'un tel dévouement ?

Qu'avons-nous fait pour conduire au statut de citoyens à part entière les personnes que la Proclamation de Lincoln a soustraites aux conditions de l'esclavage, et qui ont ainsi été immédiatement autorisées à avoir une vie de famille légitime et à conclure des contrats, mais qui, inévitablement, attendaient les droits civils et politiques impliqués par le grand document ? Dans quelle mesure sommes-nous responsables du fait que leurs droits civils sont souvent bafoués, que leur action politique est entravée, que leur égalité devant la loi est niée dans les faits, que des opportunités de travail leur sont refusées et, surtout, que depuis vingt-cinq ans, ils sont exposés aux sombres horreurs du lynching ? Dans quelle mesure l'acte du Grand Émancipateur a-t-il été annulé par notre indifférence nationale ?

Il serait difficile de dire précisément à quel moment la marée d'indifférence s'est installée, mais nous devons tous admettre que l'attitude, aussi bien au Nord qu'au Sud, à l'égard des hommes de couleur, est responsable d'étranges inhibitions et limitations, opérantes sur l'esprit de l'ensemble de la population blanche. Si nous étudions attentivement les âmes du peuple blanc²³ pour découvrir la cause de cette servitude spirituelle, il ne sera pas difficile de trouver dans le Sud une loyauté envers une cause perdue, envers ceux qui sont morts en son nom et envers ceux qui ont survécu en souffrant et en lui consacrant tout leur être. La nécessité d'admettre que ceux qui sont morts ou qui ont souffert pouvaient être dans l'erreur tend en elle-même à brouiller les pistes chaque fois que les Noirs réclament l'égalité politique.

Les souvenirs d'une relation de caste, qui permettait une grande intimité, mais qui perpétuait l'inégalité des chances, rendent des communautés entières aveugles aux incohérences [pratiquées] aujourd'hui encore dans de nombreuses régions du Sud. Lorsque les hommes du Sud, de façon inconsidérée, voient dans tout homme noir une menace pour la vertu des femmes blanches, ils oublient la protection loyale qu'ont assurée ces hommes noirs aux femmes et aux enfants blancs pendant la guerre, alors qu'eux, les hommes blancs, s'efforçaient de perpétuer un système impliquant la poursuite de l'esclavage. Les conduites éhontées des *carpet-baggers*²⁴ et les pratiques de corruption politique d'après-guerre servent encore au jeune Sud de justifications d'un système similaire de corruption politique et d'oppression envers ceux que le Nordiste a si imprudemment pris en amitié. Cela explique, entre autres, le traitement réservé aux Noirs par le Sud blanc : l'éducation, les opportunités économiques, les droits civiques, la justice personnelle et la capacité politique sont, en pratique, souvent niés aux Noirs, avec succès et apparemment en toute conscience.

Mais qu'en est-il du Nord blanc qui, ignorant la gloire de son héritage, sans égard pour les principes au nom desquels la guerre a été menée à un prix si terrible, se soumet aux chaînes forgées, non pas par le Sudiste, comme on l'affirme souvent, mais par sa propre indifférence ? Les conséquences d'une telle servitude sur la vie de la nation ne pourront être formulées que lorsque nous en aurons une connaissance plus ample et plus exacte. Il est aujourd'hui très difficile d'évaluer ce qui a été perdu et ce qui l'est encore, du fait que l'on refuse aux Noirs de bénéficier de certaines opportunités et de s'exprimer librement. On ne peut percevoir que de vagues indices de ce gâchis.

Il y a, sans nul doute, le sens de l'humour, unique et spontané, si différent de l'esprit du Yankee, ou l'inimitable art de conter apprécié dans le Sud ; il y a les mélodies noires qui sont les seules chansons populaires (*folk songs*) américaines ; il y a l'amour tenace de la couleur qui s'exprime dans les rideaux éclatants et les jardinières sur le rebord des fenêtres, jusque dans les parties les plus ternes et les plus grises

de nos villes ; il y a la capacité de direction et d'organisation dont font si souvent preuve le serveur en chef d'un grand hôtel ou la femme de couleur qui administre une maisonnée compliquée ; il y a, encore, le don de l'éloquence, la douceur de la voix, le recours au rythme et aux onomatopées qui sont si souvent travestis, aujourd'hui, par un usage grotesque de mots à rallonge ?

On pourrait ajouter bien d'autres choses à la liste des pertes positives subies par la communauté qui cache autant de ses membres « derrière le voile »²⁵. Le fait d'enclure dans un seul antagonisme les gammes variées de la vie humaine signifie une énorme perte de capacité pour la nation. Nous oublions que tout ce qui est spontané dans un peuple, dans un individu, une classe ou une nation, est toujours une source de vie, une source bénéfique de rafraîchissement pour une civilisation blasée. Le fait de soupçonner, de réprimer et de craindre continuellement un groupe important dans une communauté entraîne au bout du compte une perte d'enthousiasme pour le type de gouvernement qui laisse libre cours à l'autodétermination d'une majorité de ses citoyens. Pourquoi les vieux arguments abolitionnistes nous paraissent-ils aujourd'hui plats et éculés ? Faut-il admettre que, du fait que nous ne sommes plus animés par l'impulsion de supprimer les entraves, d'empêcher la cruauté, de conduire les plus humbles au banquet de la civilisation, nous serions prêts à éliminer les notions de bien et de mal des affaires politiques et à leur substituer la doctrine élémentaire de la « nécessité politique » et de la « raison d'État » ?

NOTES

1 [NdE. : Les trois textes qui suivent ont été sélectionnés par Marilyn Fischer pour rendre compte de la conception du « pluralisme culturel » de Jane Addams. Premier texte : Jane Addams, « The Humanizing Tendency of Industrial Education », *The Chautauquan*, mai 1904, 39, p.266-272. Ce texte est le dernier d'une série de neuf articles, publiés par différents auteurs sur le thème « The Arts and Crafts in American Education » (traduction de l'anglais au français et notes par Daniel Cefäï; relecture par Alvin Panjeta et Alexandra Bidet).]

2 [NdT. : Il faut entendre par là d'une école participant du mouvement de réforme pédagogique, à l'échelle internationale, désigné par Éducation nouvelle (New Education ou New School). Addams était très proche de la Lab School, l'école laboratoire de Dewey.]

3 [NdT. : Le lecteur fera le lien avec John Dewey, 1902, « The School as Social Center », *The Elementary School Teacher*, 3 (2), p.73-86. Il se souviendra de la proximité d'Addams et de Dewey. Le Musée du travail résultait d'une suggestion de Dewey.]

4 [NdT. : Marilyn Fischer nous signale que Jane Addams paraphrase ici une citation célèbre de John Ruskin, qui dit qu'« il n'y a pas d'autre richesse que la vie (*there is no wealth but life*) ». Cette citation est tirée du chapitre « Ad Valorem » de son livre *Unto This Last : Munera Pulveris* (1860, ici dans

l'édition de George Allen & Sons, Ruskin House, Londres, 1911, p.109).]

5 [NdE. : Extraits choisis par M. Fischer de Jane Addams, « Recent Immigration A Field Neglected by the Scholar », *University Record*, janvier 1905, IX, 9, p.274-284, conférence donnée à l'occasion de la 53^e Convocation de l'Université, dans l'auditorium Leon Mandel, le 20 décembre 1904 (traduction de l'anglais au français et notes par Daniel Cefäï, relecture par Alexandra Bidet).]

6 [NdT. : Addams n'est pas opposée à la liberté du travail, de circulation et de résidence, elle appelle seulement à leur redéfinition, dans le cadre d'une « socialisation de la démocratie » (cf. Jane Addams, 1902, *Democracy and Social Ethics*, New York, Macmillan).]

7 [NdT. : On pourrait commenter comme suit : les vieux idéaux démocratiques de liberté politique et de liberté économique ne sont plus opérants quand ils sont mis à l'épreuve, « testés », dans la vie des immigrants. Pour saisir de nouvelles convictions ou « fixer de nouvelles croyances », les chercheurs sur l'immigration doivent comprendre la vie spirituelle des immigrants, la richesse de leur apport en valeurs personnelles et culturelles pour les États-Unis et ne pas se limiter à mesurer des stocks et des flux ou à quantifier des conditions de vie.]

8 [NdT.: *Spiritualize*: donner un sens à ses expériences et trouver un but à sa vie.]

9 [NdT.: *Lazzaroni*: nom donné au petit peuple à Naples.]

10 [NdT.: Sans doute la Déclaration d'indépendance des 13 États-Unis d'Amérique réunis en Congrès le 4 juillet 1776.]

11 [NdT.: *Decoration Day*, le 30 mai, était une journée de commémoration, impulsée par une association d'Anciens combattants de la Guerre de Sécession, la Grande Armée de la République. Les citoyens américains étaient supposés décorer, pour les honorer, les tombes des soldats de l'Union.]

12 [NdT.: Traduction concertée avec M. Fischer : «*whose patriotism apparently tried to purify itself by the American process of elimination*».]

13 [NdT.: *Consciousness of kind*: une catégorie de Franklin H. Giddings, 1895, «Sociology and the Abstract Sciences. The Origin of the Social Feelings», *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 5, p. 94-101 – qui voyait dans la «conscience d'espèce» «le fait social générique», la sympathie élémentaire éprouvée pour des créatures qui nous sont semblables, dans des relations d'association conscientes d'elles-mêmes.]

14 [NdT.: D'après le titre du livre de Robert A. Woods & Residents and Associates of the South End House (1903), *Americans in Process: A Settlement Study*, Boston et New York, Houghton Mifflin Company.]

15 [NdT.: *Marching mania*, copié sur *dancing mania*, encore appelée chorémanie ou épidémie de danse de Saint-Guy, un phénomène d'hystérie collective observé en Allemagne et en Alsace au Moyen-Âge, souvent cité par Park comme exemple de comportement collectif (*collective behavior*).]

16 [NdT.: Le texte original dit : «*this question of tin cups and plates stored in a bunk, versus a white cloth and a cottage table*» – nous avons de traduire ainsi après discussion avec M. Fischer, en insistant sur le contraste entre standards de vie de différentes classes sociales.]

17 [NdT.: *Stock Yards* ou le *meatpacking district*: le quartier des parcs à bestiaux, des grands abattoirs et des usines de conditionnement de la viande, installé en 1865 dans le Southside. Chicago était appelée la «boucherie du monde».]

18 [NdT.: Il s'agit de l'enquête de John R. Commons sur la grève de 1904: «*Labor Conditions in Meat Packing and the Recent Strike*», *The Quarterly Journal of Economics*, 1904, 19 (1), p. 1-32, pour la citation, p. 28.]

19 [NdT.: Leonard T. Hobhouse, 1904, *Democracy and Reaction*, Londres, T.F. Unwin]

20 [NdE.: Jane Addams, « Has the Emancipation Act Been Nullified By National Indifference? », *The Survey*, 29, 1^{er} février 1913, p. 565-566. Ce texte a été publié sous forme de brochure par la NAACP à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Proclamation d'émancipation de 1863, tandis que l'État de New York parrainait une exposition sur les Noirs et que Du Bois écrivait et montait un spectacle historique, « The Star of Ethiopia » (traduction de l'anglais au français et notes par Daniel Cefai, relecture par Alexandra Bidet).]

21 [NdT.: La Destinée manifeste renvoie à la conviction que l'Amérique occupe une place exceptionnelle parmi les nations du monde : les puritains étaient prédestinés à conquérir, peupler et faire prospérer le continent. L'expansion des États-Unis accomplit la mission sacrée qui lui a été confiée par Dieu. Cette expression de « *Manifest Destiny* » a été employée pour la première fois par John L. O'Sullivan, en 1845, pour justifier l'annexion du Texas par les États-Unis.]

22 [NdT.: La Proclamation d'émancipation est la 95^e proclamation du président des États-Unis Abraham Lincoln. Publiée le 1^{er} janvier 1863, elle abolit l'esclavage sur l'ensemble des États confédérés des États-Unis. Elle recouvre deux décrets (*executive orders*) d'Abraham Lincoln qui déclarent libres les esclaves résidant sur le territoire de la Confédération sudiste, hors du contrôle de l'Union – les États esclavagistes fidèles à l'Union ne sont pas concernés. L'abolition de l'esclavage sur l'ensemble des États-Unis sera rendue effective par l'adoption du XIII^e Amendement de la Constitution des États-Unis par le Congrès le 6 décembre 1865.]

23 [NdT.: *Souls of white folks*: référence au livre *The Souls of Black Folk* (Chicago, A.C. McClurg & Co, 1903) de W.E.B. Du Bois.]

24 [NdT.: *Carpetbaggers*: surnom donné aux aventuriers venus du Nord dans le Sud des États-Unis pour s'enrichir après la guerre de Sécession.]

25 [NdT.: Une allusion à la symbolique du voile de Du Bois dans *The Souls of Black Folk*.]